



## Cultiver le conflit pour éviter la violence



### Avant-propos

Qu'y a-t-il de commun entre la violence d'un ouragan, les violences conjugales, les violences physiques, psychologiques ou encore institutionnelles ? Entre la violence de casseurs et celle de policiers ? Sans compter que les luttes non-violentes comme celles menées par Gandhi ou Martin Luther King sont qualifiées parfois de « violence des pacifiques ». Pour clarifier le concept de violence, mis à toutes les sauces aujourd'hui, Joseph Dewez (volontaire au Cefoc) le distingue des notions d'agressivité et de conflit.



Le Cefoc (Centre de formation Cardijn) est une association d'Éducation permanente qui organise chaque année une cinquantaine de groupes de formation en Belgique. Ces groupes rassemblent des personnes issues ou solidaires des milieux populaires. Les différentes formations proposées visent à s'interroger sur le sens de la vie, à réfléchir à comment vivre ensemble de manière citoyenne, en agissant dans le sens d'une société plus démocratique et plus solidaire.

Dans le prolongement de ses activités de formation, le Cefoc publie chaque année de courts textes d'analyse et une étude. Les thématiques abordées trouvent leur source dans les réflexions mises sur la table par les participants aux formations. Les textes sont destinés aux acteurs du monde associatif et à tout citoyen à la recherche d'outils de compréhension de la société susceptibles de favoriser l'émancipation et la mobilisation individuelles et collectives.

## **Violence de la nature et responsabilité humaine**

Le mot « violence » vient du latin *vis* qui signifie force, puissance, énergie. La violence du vent de tempête, des eaux en cas d'inondations, du feu lors d'incendies de forêts, désigne donc la force que ces éléments naturels exercent sur les humains, sur les arbres et animaux, sur les routes ou habitations. Force, énergie, puissance qui peuvent être destructrices et entraîner la mort de nombreuses victimes.

Cette violence de la nature n'est pas une violence intentionnelle : il n'y a pas de volonté, dans ces éléments naturels, de faire du mal ni de provoquer des dégâts. Il s'agit d'une violence factuelle, qui n'est pas de l'ordre de l'éthique, de la question du bien et du mal.

Attention cependant : les actuels bouleversements liés au changement climatique, l'augmentation rapide de phénomènes météorologiques extrêmes sont, aux dires des scientifiques, clairement provoqués et amplifiés par les activités humaines, en particulier par l'utilisation des énergies fossiles. Si le vent, les eaux, le feu ne peuvent être incriminés ou tenus « responsables » des catastrophes, la responsabilité éthique des entreprises capitalistes et des gouvernements qui les soutiennent est, elle, clairement engagée. Sans compter que l'organisation de l'économie mondialisée ne favorise pas une égalité des humains face aux conséquences de ce réchauffement climatique : un pays riche comme la Hollande est beaucoup mieux protégé que le très pauvre Bangladesh face à la montée du niveau de la mer. Il faut se souvenir aussi qu'à la Nouvelle Orléans, le cyclone Katrina a fait de nombreuses victimes parmi la population noire, la plus pauvre, qui n'avait pas les moyens de quitter la ville. Bref, la violence factuelle des éléments naturels peut amener à se poser la question éthique d'une organisation juste et égalitaire au sein de la société mondialisée.

## **Entre agressivité et agression**

Quand il est question de violence entre les humains, la force ou la puissance à l'œuvre est exercée pour « dominer » l'autre, soit pour le contraindre dans sa liberté, l'asservir soit pour l'éliminer, l'anéantir physiquement (coups, blessures,

meurtres...) ou psychologiquement (harcèlement, lynchage médiatique...). Cela répond donc à une intention morale d'imposer sa force à l'autre. Il est possible d'approcher la violence entre humains à partir du concept d'agressivité, qui recouvre un autre sens.

Il y a, en chaque être humain, une force d'affirmation de soi, une pulsion de vie qui n'est ni bonne ni mauvaise mais qui est nécessaire à l'existence personnelle de chacun. Cette volonté d'affirmation se retrouve également au niveau des groupes et des collectivités : s'affirmer pour exister, prendre sa place, être reconnu dans la société et dans le monde, comme groupe ou communauté (des exemples : le combat syndical dans une entreprise, les luttes féministes, le mouvement LGTB, la résistance des Indiens d'Amazonie...). On peut considérer que cette force est une agressivité qui est éthiquement neutre.

Le concept d'agressivité est habituellement entendu au niveau d'un individu. Au plan collectif, l'agressivité est le plus souvent vécue comme affirmation contre ce qui empêche ou refuse la reconnaissance du groupe ou de la collectivité. Face à ce refus vécu comme injuste, voire violent, l'agressivité devient indignation. Le mouvement récent des Gilets jaunes, celui des « Jeunes pour le climat », les manifestations syndicales expriment une révolte par rapport à ce qui est jugé comme une injustice : contre les inégalités liées au pouvoir d'achat, contre l'inertie du monde politique face à l'urgence climatique, contre les injustices fiscales et sociales... L'indignation est, en fait, un sentiment de colère qui se double du jugement de valeur « c'est injuste ». Il y a dénonciation de ce qui est intolérable en termes de justice.

Malheureusement, l'agressivité est souvent confondue avec l'agression, comme si toute agressivité était automatiquement volonté de dominer les autres. L'agression n'est, en fait, qu'une façon parmi d'autres d'exercer son agressivité ; elle va dans le sens d'une volonté de négation ou de soumission de l'autre. Il est pourtant possible de s'affirmer sans vouloir détruire l'autre, aussi bien dans les relations interpersonnelles que dans les conflits au niveau de la société.

## **Le conflit n'est pas en soi violent, il peut l'être**

Une autre façon d'aborder la question de la violence est d'utiliser le vocabulaire du conflit, avec deux de ses synonymes : la confrontation et l'affrontement. Ces deux derniers mots viennent du terme *front* et donnent à imaginer un combat de béliers qui s'affrontent (en langage militaire, on parle du « front » comme du lieu où se vit le combat face-à-face entre les ennemis). Le mot conflit, lui, vient du mot latin *conflictus* qui signifie « choc ».

L'étymologie de ces termes permet de définir le conflit comme la rencontre de deux agressivités : deux forces d'affirmation de soi se heurtent, s'entrechoquent, s'opposent. Cela peut se jouer au niveau interpersonnel (dans un couple, dans la relation parents-enfants) mais aussi au niveau de groupes ou de collectivités (groupes sociaux, genres, cultures...). Cette confrontation est de l'ordre du fait : il y a, de part et d'autre, des désirs, des intérêts, des points de vue différents qui se rencontrent et que chacun veut défendre ou promouvoir.

Envisager ainsi le conflit tranche avec une représentation assez largement répandue du conflit comme synonyme de violence. Le conflit ne devient violent que dans sa mise en œuvre : comment chacun, chaque groupe va-t-il vivre la confrontation avec l'autre ? Un conflit à l'intérieur d'un couple ne débouche pas automatiquement sur de la violence physique ou psychologique. L'affrontement entre des adolescents avec leurs parents ou éducateurs ne tourne pas nécessairement au pugilat. Tant que les Gilets jaunes organisent des manifestations ou des blocages de carrefours, ils ne sont pas dans l'agression. Mais quand certains d'entre eux se transforment en casseurs, ils font alors le choix de recourir à la violence physique.

Un exemple éclairant d'un conflit extrêmement dur vécu dans le choix de la non-violence est celui de Martin Luther King. Celui-ci est confronté à un système injuste de ségrégation raciale et à la violence de la répression policière. Il choisit, avec les foules qui le soutiennent, d'aller au conflit dans le respect de l'adversaire. Il refuse d'entrer dans le cycle d'une réponse violente aux provocations des autorités. Il fait le choix de la non-violence active, qui n'est en rien une

attitude de faiblesse ni de peur : il s'agit, pour lui, de provoquer le conflit avec un pouvoir injuste mais en faisant appel à la conscience de l'adversaire (qu'il ne cherche pas à détruire ni à maîtriser). Cet appel à la conscience de l'ennemi passe par la recherche du dialogue, de la parole échangée. Parfois, par le recours aux médias qui peuvent témoigner de la violence policière contre des foules désarmées et mobiliser ainsi l'opinion publique. Surtout, par le recours à la loi commune (ici, la Constitution des USA) et à la Cour Suprême invitée à trancher en fonction des Droits de l'Homme qu'elles défendent. « *Je ne peux, disait-il, obliger un blanc à m'aimer mais je peux au moins par la loi l'obliger à ne pas me lyncher* »<sup>1</sup>.

Sylvie Laurent, l'une des meilleures biographes de Martin Luther King, résume ainsi sa volonté de faire du conflit le moteur d'une lutte pour un monde meilleur : « *La politique de l'amour qu'il revendiquait était certes pacifique par essence, mais elle recherchait la confrontation. L'action directe non violente devait troubler l'ordre public et donc l'ordre des choses afin que les plus vulnérables aient enfin voix au chapitre et deviennent ainsi des sujets politiques. La violence subie et non rendue – par rapport à la police – n'était pas une négation de la colère ou une posture christique, mais une ascèse subversive : la souffrance était transformée en moteur de l'action et elle provoquait le malaise non seulement du bourreau, mais également du témoin du passage à tabac* »<sup>2</sup>.

Comme l'indique le psychosociologue Charles Rojzman, la violence peut apparaître quand le désaccord n'a pas de terrain d'expression. Rétablir et cultiver le conflit (sans agression) dans les relations sociales, c'est donc éviter la violence<sup>3</sup>.



Joseph Dewez,  
Volontaire au Cefoc

<sup>1</sup> Cité dans S. LAURENT, *Martin Luther King. Une biographie*, Paris, Seuil, Point 4323, 2015.

<sup>2</sup> S. LAURENT, *Le dernier combat de Martin Luther King. Non-violence et lutte des classes*, dans *Le Monde Diplomatique*, avril 2018, p.19.

<sup>3</sup> C. ROJZMAN, *Violences dans la république. L'urgence d'une réconciliation*, Paris, La découverte, 2015.

## Pour aller plus loin

Sylvie LAURENT, *Martin Luther King. Une biographie*, Paris, Seuil, Point 4323, 2015.

Vanessa DELLA PIANA, Philippe PIERSON, Thierry TILQUIN, *Pour en finir avec le vivre-ensemble*, Namur, Cefoc, 2018.

Laetitia GODFROID, *La violence : un peu, beaucoup, partout, toujours plus ?*, analyse n°15, Namur, Cefoc, 2015.

